

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maxime REYMOND

Si qui fata sinant (Aymon de Montfalcon)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1931, tome 30, p. 21-23

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

SI QUA FATA SINANT

Cette devise se trouve à profusion à la cathédrale de Lausanne, sur les murs de la nef et à la tribune de l'orgue, le long des stalles de la chapelle des Martyrs thébains. On la retrouve au château Saint-Maire, notamment dans la salle d'apparat que l'on nomme la chambre de l'évêque et le long des peintures du grand vestibule. Elle est ailleurs encore, partout où l'évêque de Lausanne Aymon de Montfalcon a laissé sa puissante empreinte. Elle est sur les livres liturgiques qu'il a publiés.

Si qua fata sinant. Si les destinées le permettent. L'expression est de Virgile, dans l'*Enéide* ⁽¹⁾, et l'on peut être surpris qu'un prince de l'Eglise ait cherché sa devise dans un auteur de l'antiquité païenne. Mais il faut se souvenir que nous sommes à l'aube de la Renaissance, et qu'Aymon de Montfalcon peut être compté au nombre des humanistes de l'époque, et qu'il fut un fin lettré en même temps qu'un conducteur spirituel énergique, un diplomate habile et un bon administrateur.

M. Arthur Piaget, archiviste d'Etat de Neuchâtel, dans une conférence donnée il y a quelques années à St-Maurice même, a fait connaître qu'Aymon de Montfalcon avait cultivé les muses dans sa jeunesse. On conservait à la bibliothèque de Turin un poème de lui, qui a été brûlé dans l'incendie de 1904, mais des copies fragmentaires en avaient été faites, et elles donnent une idée de son talent, des sources de son inspiration. C'est au château paternel de Flaccieu en Bresse qu'il dut trouver les premiers éléments d'étude. Il y avait

(1) Livre I, vers 18.

là, semble-t-il, des romans de chevalerie, tel que le *Roman de la Rose*, les œuvres du grand poète à la mode, Alain Chartier, et il est évident que dans la demeure familiale ou ailleurs, peut-être à l'université de Turin, le jeune étudiant goûta aussi le charme et la pureté des classiques latins.

Le poème de Turin est intitulé le *Procès du banni à jamais des jardins d'amour* ; c'est, dans la phraséologie de l'époque, l'adieu d'un amant abandonné de son aimée. On peut en outre lui attribuer un autre poème, les *Débats du gris et du noir*, dont le manuscrit se trouve à la bibliothèque nationale à Paris. C'est un dialogue sur le même thème dans lequel on voit le « noir » dire au « gris » qui n'est autre qu'Aymon :

*Aussy, ami, je te conseille
Que tu escripves en mains lieux
Une devise non pareille.*

Cette devise serait-elle celle qu'Aymon, hésitant entre Amour et Honneur, pour parler le langage de son temps, prit dans Virgile : *Si qua fata sinant*. Est-ce du fatalisme ? Est-ce de l'humilité ? Une soumission volontaire à la volonté de Dieu ? Fatalisme, non pas. Aymon de Montfalcon fut une volonté, une énergie tenace, un diplomate avisé cherchant habilement ses moyens. Humilité peut-être, car si nous voyons plus tard le prélat chargé d'honneurs, prieur de Ripaille, abbé d'Hautcrêt, évêque de Lausanne, administrateur de Genève, ambassadeur du duc de Savoie et du roi de France, il n'en demeura pas moins attaché à la règle de Saint Benoît qu'il avait adoptée dans sa jeunesse, et le pape Léon X l'appellera encore à la fin de sa vie profès de l'Ordre de Saint Benoît. Soumission à la volonté de Dieu, on n'en saurait douter, lorsqu'on voit avec quelle énergie, par exemple, il poursuivit l'hérésie de Jetzer à Berne et des sorciers au pays de Vaud, et les délits de mœurs commis au sein du clergé lausannois.

Pour le surplus, Aymon de Montfalcon demeura l'artiste et le lettré qu'affirmaient ses œuvres de jeunesse. Il le manifesta à la cathédrale de Lausanne,

dont il dote l'entrée principale d'un porche de style flamboyant, dont il crée l'élégante tribune de l'orgue, ainsi que la chapelle des Martyrs thébains qu'il orne de stalles superbes décorées à la gloire de Jésus-Christ, de Notre-Dame, de saints et de martyrs, avec des inscriptions qui déroulent le Credo. Au château épiscopal de Saint-Maire, il ajoute un avant-corps, il renouvelle le mobilier — un beau bahut à ses armes est au musée de Cluny, — il emploie des artistes flamands aux tapisseries, un artiste bourguignon à la peinture du vestibule. Peinture très curieuse, où des femmes aux somptueux atours de l'époque, incarnent Noblesse, Loyauté, Honneur et Droiture, pour soutenir des ballades d'Alain Chartier. L'un des motifs les plus curieux représente un écu coupé : dans le haut, le pape et l'empereur avec leurs cours, au centre, un laboureur à son champ, en bas, un bûcheron ; le tout avec une légende qui signifie : grands de la terre ne nous méprisez pas, c'est nous, peuple, qui supportons le monde. Et nous trouvons des pensées analogues dans des poèmes du Bourguignon Antitus, adressés à l'évêque lui-même, et qui sont aux archives de l'Etat de Vaud.

Faut-il rappeler encore qu'Aymon de Montfalcon fit le premier imprimer le missel, le rituel et le bréviaire lausannois, ainsi que les Constitutions synodales du diocèse ? C'en est assez pour montrer que l'évêque Aymon de Montfalcon occupe un rang honorable parmi les intellectuels de son temps, et que le virgilien *Si qua fata sinant* ne lui a rien enlevé de son énergie et de sa noblesse.

Maxime REYMOND